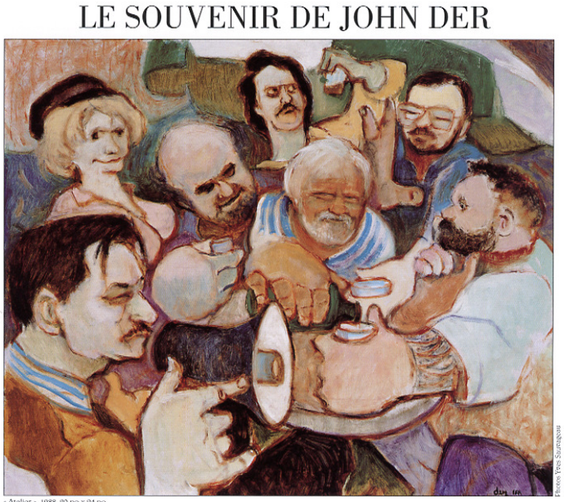
LE SOUVENIR DE JOHN DER



« Atelier », 1988, 20 po x 24 po.

John Der nous a quittés au début de l'année, hélas trop tôt, devons-nous ajouter. Homme attachant, artiste d'une grande sensibilité sous des dehors de Bruegel à l'érable, son œuvre, qui s'étend sur quelque quinze ans, présentait souvent des personnages qui étaient, en somme, des autoportraits : colosses à tête sympathique, des mains comme des battoirs, croqués sur le vif avec un talent de raconteur dont on commence à peine à réaliser toute la grandeur. Le peintre n'est plus, mais l'œuvre demeure, un nombre incroyable de tableaux ayant déjà trouvé place auprès de collectionneurs attirés par sa façon unique de traduire un quotidien différent. Il est déplorable qu'on se rend compte de ce talent, encore une fois, de façon posthume.

John Der a créé sa propre kermesse, peint une certaine réalité campagnarde qui est un mélange de jeunesse, de paroissiens et de créatures – paysans pour les uns, habitants pour les autres – constituant une véritable fresque illustrant types, coutumes et activités de ce monde en même temps aimable et coriace qu'est celui du Québec. Le gros de son œuvre nous rappelle en quelque sorte le tableau de Rubens, ce chef-d'œuvre de l'art flamand exposé au Louvre, où l'artiste exploite les notions de mouvement et de licence d'une façon transcendante. Une réminiscence agréable...

John Der possédait une qualité rare chez les artistes de ce pays : le sens de l'humour. Dans un genre qui frise la débauche, il garde le sourire et reste sympathique. Ses peintures, qui traitent d'occupations quotidiennes, de labeurs et de passe-temps, résultent d'observations et de connaissances de la vie rurale – réelle et vécue mais étrangère à tant d'entre nous de la communauté urbaine.

L'art de John Der contraste avec l'art convenu et mièvre de nombreux peintres d'ici qui nous gavent de paysages gratuits, de natures mortes insignifiantes, de figures pompières et, dans le cas d'œuvres abstraites, de schémas anémiques. Généralement parlant, notre monde artistique est trop souvent empesé, timoré, uniforme. Notre société souffre de morosité. C'est pourquoi les Julien, La Palme, Hudon, Chapleau, passent pour des révolutionnaires : ils critiquent, ils rient, ils s'amusent !

À première vue, les compositions de John Der présentent des personnages populaires et truculents, à l'esprit grégaire, formant des groupes compacts, agglutinés, de gens qui s'embrassent, s'attachent, s'accrochent, à grands renforts de trognes, de brioches, de mains tuméfiées et de pieds sabotés. Mais des gens qui se rincent le dalot, ripaillent, jasent ensemble. Les caboches exhibent tignasses, perruques, calottes, bérets, cloches, bonnets, casques, casquettes et tuques. Leurs corps sont imposants. Leurs gestes composent avec la force de gravité. Quelle que soit la circonstance, ils affichent des tons pastels qui font oublier qu'il s'agit d'huile sur masonite. Les tableaux de John Der offrent des volumes qui font penser à la sculpture, sans doute à cause de ses études avec John Byers. Cependant, il demeure un merveilleux dessinateur pour qui le trait structure chaque scène – un trait souple, sensible et omniprésent.

Avant de s'adonner à la peinture pour de bon, John Der, natif de Canora, en Saskatchewan, a roulé sa bosse à travers l'Amérique et côtoyé nombre de personnages. Après avoir vécu à Toronto, il s'engage dans la marine marchande et navigue sur les Grands Lacs et au-delà. Il a pris épouse à Mont-réal, où il a d'abord fait de la caricature et des bandes dessinées avant de parfaire ses connaissances en art par des études au Musée des beaux-arts de Montréal auprès, entre autres, d'Arthur Lismer, de Marian Scott et de Jacques de Tonnancour. Personnalité haute en couleurs, à l'instar des La Palme et Hudon, on l'a souvent invité à participer à des émissions de télévision.

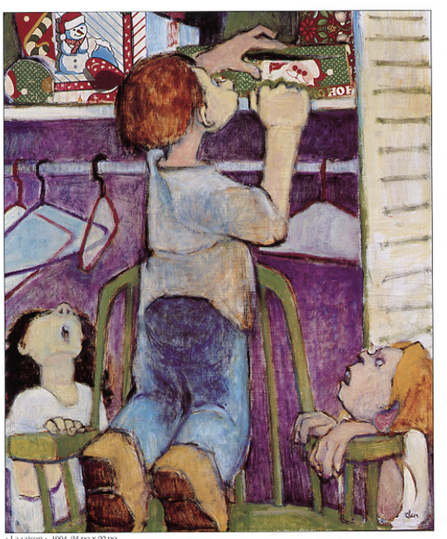
Il s'est installé à Rosemère, au nord de Montréal, où, pour élever sa famille, il a travaillé comme agent et courtier. Et c'est lors d'un séjour en Floride, en 1982, qu'il décide de se consacrer entièrement à la peinture.

On juge souvent de la valeur d'un artiste d'après les souvenirs et les grands noms qu'il nous fait évoquer. En ce cas, l'opération est fructueuse : au lieu des paysagistes européens et des impressionnistes, il semble plutôt descendre de Bruegel l'Aîné, des Bosch, de Callot et de Daumier ; des Britannique Rowlandson et du Japonais Kokusai, des Américains Benton et Cadmus; et même de Picasso. Si l'on pourrait étirer la notion de parenté jusque-là, on pourrait aussi dire qu'il continue dans la lignée de Rabelais...

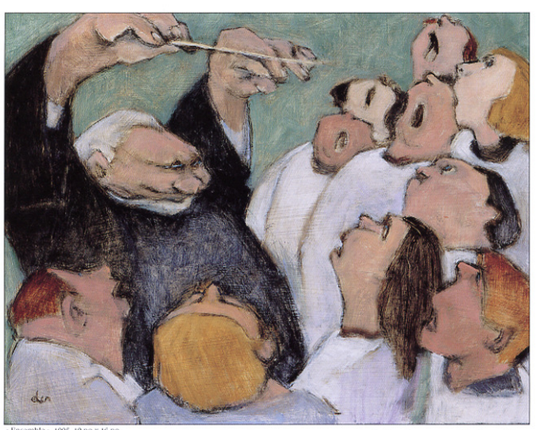
Une chose est certaine : ce n'était pas à lui qu'il fallait demander des vieilles maisons, des granges, des clôtures, des églises ou des ruines. Son art a toujours été actuel et réaliste.

Il a vu le Québec tel qu'il était, vivant, à la fois tendre et passionné, mais surtout vrai. Et il a su assaisonner son œuvre avec finesse et lucidité.

Paul Gladu

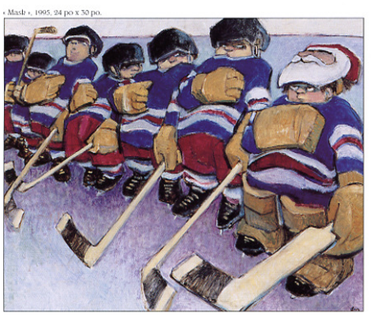


« La saison », 1994, 24 po x 20 po.



« Ensemble », 1995, 12 po x 16 po.

« Mask », 1995, 24 po x 30 po.



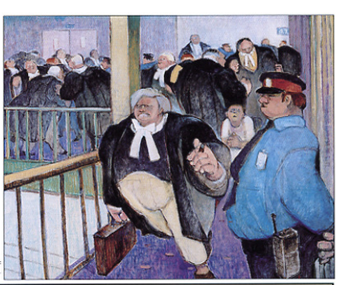


Tableau ci-contre :
« Les égaux légaux », 1994, 30 po x 36 po.

Le Balcon d'Art de la rue Notre-Dame, à Saint-Lambert, présente une exposition-souvenir de l'œuvre de John Der à compter du 10 novembre et se poursuit jusqu'au 19 inclusivement.